

Aix commence par un grand écart

Si « La Traviata » avec Natalie Dessay convainc, « Thanks to my eyes », du compositeur Oscar Bianchi, déçoit.

Opéra

LA TRAVIATA

de Giuseppe Verdi.
Direction musicale de Louis Langrée. Mise en scène de Jean-François Sivadier. Avec Natalie Dessay. Aix-en-Provence (www.festival-aix.com, tél. : 0820 922 923), théâtre de l'Archevêché, jusqu'au 24 juillet. En direct sur Radio Classique le 9 juillet à 21 h 30 et sur Arte et Arteliveweb le 16 juillet à 21 h 30. 2 h 45, entracte compris.

THANKS TO MY EYES

d'Oscar Bianchi.
Direction musicale de Franck Ollu. Livret et mise en scène de Joël Pommerat. Aix-en-Provence (www.festival-aix.com, tél. : 0820 922 923), théâtre du Jeu de paume jusqu'au 11 juillet. En direct sur Arteliveweb et sur France Musique le 9 juillet à 20 heures. 1 h 15 sans entracte.



Violetta magistrale, Natalie Dessay se sort avec brio d'un rôle qui a priori n'était pas fait pour elle.

La 63^e édition du Festival d'Aix-en-Provence a eu beau ouvrir sa programmation par la création d'un opéra contemporain, « Thanks to my eyes », l'événement de ces premiers jours restait la nouvelle production de « La Traviata », de Verdi. L'opéra bénéficie de la direction musicale de Louis Langrée, chef stylé et attentif, de la mise en scène de Jean-François Sivadier, un des plus sérieux et des plus profonds parmi les quadragénaires et, surtout, de la présence dans le rôle-titre de la soprano vedette Natalie Dessay. La chanteuse n'avait encore jamais incarné le personnage de Violetta en Europe et elle voulait y poser sa griffe. Plus par la force de sa volonté, de son travail et de son intelligence que par la nature d'une voix qui n'a pas toutes les couleurs ni le poids dramatique habituellement prêté à cette femme qui se consume d'amour et s'abandonne sur le bûcher de la vie. La question était donc : « Comment va-t-elle s'y prendre ? » plutôt que : « Va-t-elle y arriver ? »

Chemins détournés

Elle y arrive très bien parce qu'elle emprunte des chemins détournés, finement guidée par Jean-François Sivadier. A la bourgeoisie du milieu du XIX^e siècle, il préfère un XX^e siècle peu défini dans lequel les êtres vivent des rapports exacerbés. Il ne faut donc pas espérer le grand souffle lyrique qui agite les cordes sensibles ni un regard romantique suivant derrière ses larmes le destin pathétique de cette malheureuse condamnée par la maladie et l'ordre moral.

La baguette de Louis Langrée s'y refuse de toute façon. Grand mozartien et musicien délicat, le chef dirige Verdi comme un successeur des classiques et non comme le frère de Puccini. S'il soigne la ligne et le détail, il ne donne pas assez l'impulsion notamment dans le premier acte. Mais son travail, en parfait accord avec la mise en scène, obtient des trésors de musique et d'émotion à la fin de l'opéra quand Violetta meurt alors qu'elle pense refaire sa vie avec Alfredo.

Jean-François Sivadier n'encombre pas la scène. Quelques chaises, quelques tables, des toiles peintes (des nuages, un paysage de campagne), un fond de scène obstinément noir. On ne sait pas où l'on se trouve. L'histoire est-elle réelle ou assiste-t-on à une répétition ? Mystère. Peu importe tant les rapports entre les trois



Visuellement très réussi, « Thanks to my eyes » est mal servi par la partition.

ANNE CHRISTINE POUJOLAT/AFP

points du triangle Violetta-Afredo-son père se montrent aigus.

Le jeune ténor américain Charles Castronovo compose un Alfredo juvénile et épris, très crédible sur scène mais à l'envergure dramatique un peu restreinte. Face à lui, Ludovic Tézier campe un Giorgio Germont, son père, dur et compact comme un roc. Sa voix de bronze et son physique massif traduisent idéalement le comportement obtus de ce grand bourgeois qui, par ses principes, finira par tuer Violetta. Violetta, rôle atypique pour Natalie Dessay qui, certes, n'a pas toujours l'aisance vocale (le grave, la puissance) de certaines de ses illustres devancières, mais qui compense par une présence scénique, une compréhension pénétrante du rôle et des phrasés millimétrés qui forcent l'admiration.

Bas de gamme

Le festival s'était ouvert, la veille par « Thanks to my eyes » du jeune compositeur italo-suisse Oscar Bianchi. Commande d'Aix-en-Provence, cet opéra de chambre pour quatre chanteurs, deux comédiens et un orchestre de douze instrumentistes repose sur un livret de Joël Pommerat, qui a adapté pour l'occasion et traduit

en anglais sa pièce « Grâce à mes yeux ».

Sur cette histoire dans laquelle un fils doit suivre son père, acteur comique reconnu, Oscar Bianchi a posé un habit musical mal coupé et bas de gamme. L'écriture vocale semble déconnectée du livret et se plaît à mettre en valeur certains mots (trilles, méliques) sans nécessité dramatique. La partie instrumentale accumule les poncifs (montées chromatiques, jeux détimbrés des instruments à vent, pizzicatos Bartók) de la musique contemporaine et ne prête aucune attention aux chanteurs.

On le regrette d'autant plus que tous les interprètes, acteurs, chanteurs, musiciens de l'ensemble Modern se montrent d'un niveau superlatif et que le spectacle, installé dans une quasi-pénombre, est visuellement très réussi. Il n'est pas du tout certain que la transformation de théâtre en opéra de ce récit à la fois onirique, inquiet et désabusé ait renforcé le texte de Joël Pommerat. « Grâce à mes yeux » n'a pas trouvé grâce à nos oreilles.

PHILIPPE VENTURINI

Lire également notre cahier spécial Aix-en-Provence